

Sortie Libourne et environs



La ville tient son nom de son fondateur anglo-normand, Roger de Leybourne (en), provenant du village de Leybourne dans le comté de Kent, qui, sur l'emplacement du village romain de Fozera, en réalisa le tracé en 1270. Au cours des années, son nom fut légèrement déformé. Il se transforma en Libourne.

En occitan/gascon, le nom de la commune est Liborna.

À l'époque de sa fondation, la vocation de Libourne était celle d'un port maritime pour le commerce du vin et fluvial pour le commerce du bois, ultime destination des gabares descendant la Dordogne chargées, entre autres, de bois de noisetier destiné aux vignobles.

La bastide de Libourne, au confluent de la Dordogne et de l'Isle, avec un port fluvial et maritime sur la Dordogne, a été conçue en 1268-1270 pour devenir le débouché naturel des vins de la vallée de la Dordogne – vins du Saint-Émilionais, du Bergeracois, etc. – exportés dès la fin du XIIIe siècle en Angleterre. Les rois d'Angleterre octroyèrent à la ville de Libourne, de même qu'ils l'avaient fait pour Bordeaux, une « coutume » exemptant de droits de douane l'exportation de ces vins. La grande période de ce trafic se situe entre 1305 et 1336.

Pour la petite histoire, il se dit que le pavage du port est en pierre anglaise transportée dans les bateaux qui venaient chercher du vin. En effet, ceux-ci ne pouvant venir d'Angleterre à vide, il fallait les lester pour qu'ils puissent naviguer sur l'Atlantique.



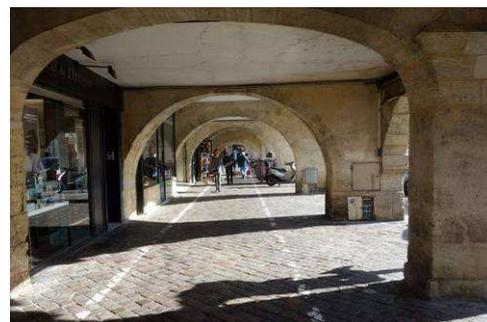
Le pont de pierre de Libourne de 1822 est également un magnifique témoignage du riche passé de la ville.



La tour du grand port est un des derniers vestiges des fortifications qui protégeaient Libourne depuis le Moyen Âge. Elle est classée monument historique.



Libourne fait partie du type de villes construites autour d'une place entourée d'arcades pour créer un marché, les bastides.



L'hôtel de ville, XVIe siècle, amplement remodelé au début du XXe siècle, abritant le musée des beaux-arts de Libourne au deuxième étage, classé monument historique.

De par son adhésion, en 1379, à l'alliance bordelaise de défense contre les troupes françaises, la ville fortifiée de Libourne fut qualifiée de filleule de Bordeaux ; cette alliance favorisa de nombreux échanges commerciaux avec la capitale girondine.

Afin de la récompenser de sa fidélité, Louis XI confirma encore ses privilèges par les lettres patentes en octobre 14618 ainsi qu'en juin 1472 à la suite de la mort du duc Guyenne, son frère.

Libourne est touchée par la révolte des pitauts en 1548 : en 1541, la gabelle est imposée à la Saintonge et à l'Angoumois, provinces qui ne payaient pas cet impôt sur le sel. La révolte éclate près d'Angoulême, et Libourne est prise par les révoltés pendant l'été. Lors des guerres de la Fronde (1648 à 1652), Bernard de Nogaret de La Valette, duc d'Épernon gouverneur de Guyenne, fit fortifier Libourne dans le but d'affaiblir Bordeaux dont les échanges dépendaient de deux fleuves, la Garonne mais aussi la Dordogne. La ville est à nouveau assiégée par les troupes françaises en 1652. Le commerce du port de Libourne, de même que celui de Bordeaux, eut à souffrir du blocus continental opéré lors de la guerre de la Ligue d'Augsbourg (1688-1697) par les Puissances maritimes (Angleterre, Provinces-Unies, Empire et Espagne). Pour avoir du vin, elles firent appel davantage qu'auparavant au Portugal et à l'Espagne. Après la révocation de l'édit de Nantes (1685), la « diaspora » des protestants a renoué des liens commerciaux privilégiés, ainsi entre Bergerac et la Hollande (les vins de Bergerac étaient expédiés depuis Libourne).

À l'époque de Tourny, intendant de Guyenne au milieu du XVIIIe siècle, Libourne se dota d'allées, de fontaines, de lavoirs et améliora ses quais et ses ports.

En 1962, après que deux receveuses (Odette Ménager dans un bureau de poste de Maine-et-Loire et Magdeleine Homo dans la Seine-Maritime) eurent fait connaître leur frustration de ne pouvoir acheminer le courrier destiné au Père Noël jusqu'à ce dernier et eurent pris l'initiative d'ouvrir le courrier, le ministre des PTT, Jacques Marette, décide de créer le secrétariat du Père Noël, un service spécialement chargé de répondre aux enfants envoyant des lettres au Père Noël, seul service de la Poste autorisé à ouvrir le courrier. Il confie la création de la carte-réponse du Père Noël à une rédactrice, sa propre sœur qui n'était autre que la célèbre pédiatre et psychanalyste Françoise Dolto (la première « secrétaire du père Noël ») et à un illustrateur qui garde l'apparence du Père Noël (barbe blanche et houppelande rouge) mais change régulièrement au cours des années ses moyens de locomotion (satellite des télécommunications, hélicoptère, nuage, étoile, etc.). Le secrétariat se situe alors au sixième étage de l'hôtel des Postes du 52, rue du Louvre à Paris, au service des « rebuts » (le rebut désigne un objet postal dont la distribution est impossible) où les postiers « secrétaires » sont spécialement sélectionnés pour rompre un dogme de la poste, l'inviolabilité du secret de la correspondance.

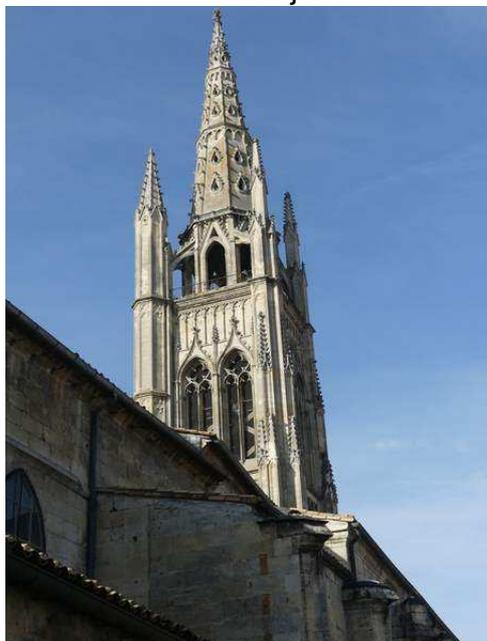
Dans le cadre de la décentralisation, ce service des rebuts des PTT doit être transféré en province. Robert Boulin, alors secrétaire d'État au Budget et maire de Libourne, use de son influence pour obtenir le déménagement de ce service dans sa ville en 1967, offrant aux PTT un terrain pour accueillir le centre de recherche du courrier et le secrétariat du Père Noël. Depuis lors, le Père Noël reçoit son courrier à Libourne.

Dans les années 1940, la Poste estimait le flux annuel de courrier destiné au Père Noël à 3 000. En 1962, ce secrétariat a reçu le courrier de deux mille enfants. Le nombre de lettres reçues a augmenté régulièrement de 10 % par an, pour atteindre 1 430 000 plis et 181 200 courriels en 2007, les missives arrivant de 130 pays différents. Cette évolution se stabilise depuis la fin des années 2000. Il s'agit principalement des lettres d'enfants de 3 à 9 ans mais une recrudescence de lettres envoyées par des adultes (liée à leur isolement, leur solitude) a conduit le secrétariat à abandonner en 2011 les cartes-réponses personnalisées au profit de réponses-type uniquement pour les adultes. La France est un des rares pays avec la Finlande (Rovaniemi) et le Canada à disposer d'un secrétariat de ce type.

L'église Saint-Jean-Baptiste est située au coeur du centre ancien de Libourne. Attestée pour la première fois en 1110, elle succède probablement à un édifice mérovingien, entouré de sa nécropole. C'est au XIIème siècle qu'Arnaud Guiraud de Cantenat, Archevêque de Bordeaux,

ordonne des travaux d'agrandissement. Puis, elle est dotée de doubles bas-côtés au XVème siècle. C'est à cette même période que l'église est dédiée à saint Jean-Baptiste. Au XIXème siècle, elle fait l'objet d'une nouvelle campagne de travaux avec une chapelle dédiée à la Vierge et un clocher néo-gothique dont les travaux sont achevés en 1859.

Au-dessus de la tour du clocher, un grand beffroi métallique s'élève sur quatre niveaux : Il reçoit 6 cloches dont certaines dépassent deux mille kilos. Ces cloches utilisées à la pleine volée "lancé franc" engendrent des efforts dynamiques très importants sur le beffroi et leurs moteurs de volée sont aujourd'hui vétustes.



L'église Saint-Jean-Baptiste et la chapelle de la [sainte épine](#)

Ancienne chapelle du Carmel

Le musée des beaux-arts de Libourne

Il est né de la volonté du duc Elie Decazes (1780-1860). A partir de 1818, alors qu'il venait d'être nommé Ministre de l'Intérieur par Louis XVIII, il fit envoyer à Libourne des œuvres majeures qui seront les premiers dépôts de l'Etat et le fonds constitutif du musée.

Tout au long du XIXe et du XXe siècle, profitant de donations, de legs, d'achats et de dépôts, le musée s'est considérablement enrichi.

Accueillies jusqu'en 1836 au Couvent des Ursulines, site de l'actuelle médiathèque, les collections furent transférées par la suite dans les locaux de l'Hôtel de Ville datant du XVème siècle et agrandi à la fin du XIXème siècle.

Actuellement, un choix d'œuvres appartenant aux collections du musée est présenté au deuxième étage de l'Hôtel de Ville dans les salles d'expositions permanentes.

La chapelle du Carmel est devenue, depuis la fin des années 1980, la salle d'exposition temporaire du musée.

Le musée des beaux-arts de Libourne est un établissement reconnu « Musée de France » par le Ministère de la Culture et de la Communication.





Pique-nique dans le parc de l'épinette, derrière la gare.



Sur le terre de Fronsac



Vue vers l'est. Le pont est celui de la A89



Château Lagüe

Sur son promontoire, le château Lagüe offre un magnifique panorama à 360° sur la Dordogne et sur Libourne. Le château est un ancien moulin à vent des années 1830. Un gîte pour 10 personnes est également disponible.

Visite du Château de la Rivière

Aujourd'hui, la région de Saint-Emilion-Pomerol-Fronsac est le plus grand berceau gallo-romain de la vigne en Bordelais. Les premières vignes – plantées à Fronsac – datent de 2 000 ans.

Après avoir fait construire une tour de guet en 769 sur les hauteurs de la Motte de La Rivière, Charlemagne édifia en 770, sur le Tertre de Fronsac, une puissante forteresse, "Fronciacus" à l'origine du nom de Fronsac.

En 1663, le Duc de Richelieu fait l'acquisition des terres du Duché de Fronsac. Dès lors, la notoriété des vins de Fronsac ne cessera de s'étendre. Au XVIIIe siècle, la révolution qualitative des vins de la région prend ses racines ici et l'essor du commerce maritime mondial contribuera largement à établir le vignoble de Fronsac parmi les plus nobles du bordelais.

Sa surface est de 1 120 hectares, (840 pour Fronsac et 280 pour Canon-Fronsac) répartis sur 7 communes : Fronsac, Saint-Aignan, La Rivière, Saint-Michel de Fronsac, Saint-Germain-la-Rivière, Saillans et Galgon.

La densité minimum de plantation y est de 5 000 pieds à l'hectare. L'appellation Fronsac compte 153 viticulteurs. La superficie moyenne des propriétés est de 7.92 hectares et la production moyenne annuelle atteint 6 680 000 bouteilles, soit 560 000 caisses par an.

Le château de La Rivière est une propriété viticole du XVI^e siècle située en Gironde sur la commune de La Rivière. Le domaine s'étend sur 100 hectares, dont 65 hectares de vignes produisant des vins AOC Fronsac. Il domine la vallée de la Dordogne et la rivière éponyme en contrebas.



Bâti sur une colline de calcaire, elle abrite une carrière dont les galeries servent d'entrepôts pour abriter les barriques et les bouteilles de la production du château.



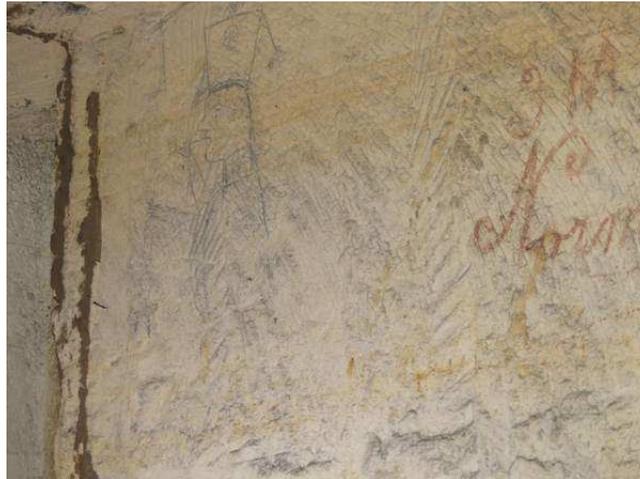
Entrée des souterrains



Stockage des bouteilles



La propriété vue de la terrasse du château



Des graffitis anciens ainsi que des marques de carriers



Une histoire de vents qui préservent les récoltes



1962, les plus vieilles bouteilles



Le souterrain débouche dans le château



La propriété vue de la terrasse du château



Copie d'une gargouille de Notre Dame de Paris placée là lors de la restauration du château par l'architecte Duthoit (élève de Viollet-le-Duc)



Dégustation de 3 vins : un rosé, un second vin "Les sources de Château de La Rivière" et en dernier un Château de La Rivière 2016



Le "bain des dames", une des sources qui a été aménagée en fontaine à proximité du château



La lande de Fronsac

Le français lande est issu du Gaulois landa qui a d'abord signifié terrain boisé puis terrain inculte résultant de la dégradation de la forêt, terrain plat, couvert de broussailles, étendue inculte. Ce que devait être la caractéristique du lieu.

Des fouilles archéologiques ont mis au jour des vestiges préhistoriques prouvant que les lieux furent occupés durant l'ère Néolithique.

Des traces d'habitat gallo-romain ont également été découvertes. La présence de sarcophages mérovingiens ainsi que de pièces de monnaie, trouvés lors de fouilles exécutées autour de l'église, témoignent de l'existence d'un village dès le haut Moyen-âge.

L'Église Saint Pierre

L'église Saint-Pierre date du XIe siècle. Elle dépendait autrefois de l'abbaye de Guîtres. Le plan est composé :

- d'une abside, voûtée en cul-de-four ;
- d'un chœur de deux travées, voûté en berceau plein-cintre ;
- d'une nef de trois travées, voûtée d'arête.
- La travée qui précède le chœur, sensiblement carrée, supporte le clocher.

Le chœur, l'abside et le clocher sont romans ; la nef est gothique.

L'abside semi-circulaire fut construite au début du XIIe siècle. Dans une seconde campagne, à la fin du XIIe siècle, on voûte la travée orientale de la nef, puis les deux autres au début du XIIIe siècle. Au XIXe siècle les voûtes du chœur et de la nef sont refaites, de nouvelles fenêtres sont ouvertes dans l'abside et le clocher est réparé.

Une porte a été percée dans la façade ouest en 1836.

L'édifice est classé au titre des monuments historiques en 1923.



Description

L'intérieur de l'abside et du chœur est décoré d'arcatures retombant sur des colonnes engagées et encadrant une série de fenêtres dont la forme primitive a été modifiée, hormis pour le mur latéral sud qui possède encore une fenêtre intacte.

Au nord de la travée du clocher s'ouvre une chapelle latérale, dédiée à la Vierge, construite à la fin du XVe siècle. À l'est de cette chapelle se trouve une sacristie du XVIIIe siècle, voûtée en arc de cloître.

À l'intérieur, les colonnes de l'arcature et de l'arc triomphal sont surmontées de chapiteaux à feuillages, de chapiteaux ornés de têtes dont les bouches laissent échapper des rinceaux, de lions adossés assis sur l'astragale les pattes tendues.

Tableau de la Crucifixion

Le tableau, est fixé sur le mur nord de la nef, au-dessus de la porte de la sacristie ; il a été réalisé par un peintre bordelais au XVIIe siècle.

Selon une inscription visible au bas du tableau, peint en 1622, il aurait été offert à l'église en 1642. Nous sommes alors en pleine Contre-réforme catholique et la richesse des tons employés et le pathétisme dont le tableau est empreint, témoignent bien d'une volonté de séduire le fidèle en touchant ses sentiments.

Le portail méridional

Le portail est un superbe exemple de sculpture romane parfaitement conservée. Il a été réalisé entre 1110 et 1130. Le décor luxuriant, une quadruple archivolté décorée d'entrelacs et de motifs variés, entoure un tympan orné d'une scène de l'Apocalypse et rappelle la Saintonge voisine. On trouve d'autres représentations de l'Apocalypse sur les portails de l'église Saint-Martin de Haux et l'église Notre-Dame de Castelviel.



Le portail, formé de quatre larges voussures, est enrichi d'un petit tympan. Le tympan illustre la première vision de l'Apocalypse de Saint-Jean :



le Christ les bras ouverts, vêtu d'une longue robe, est placé au centre.

L'épée est posée à gauche, près de son visage.

À sa main droite se trouve un homme tenant un livre, probablement saint Jean.

Au-dessus de sa main droite se trouve un cercle enfermant sept étoiles.

À droit de saint Jean on voit sept édifices, sans doute les Sept Églises d'Asie : Éphèse, Smyrne, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Léodicée.

Entre saint Jean et le Christ on voit les jambes d'un petit homme nu, son corps est prisonnier des lianes qui couvrent l'arrière-plan du tympan.

Le texte sur le linteau du tympan, l'archivolte et sur l'étole portée par le du Christ est partiellement effacé.

Les quatre voussures : En partant de l'extérieur

- L'arc extérieur de la première voussure est décoré avec une chaîne formée de losanges. L'arc intérieur est décoré avec une série de figures humaines. En commençant au nord : deux hommes vêtus de tuniques longues ; l'un des hommes a transpercé la tête d'un lion ou d'un dragon avec une lance ; ensuite un griffon emmêlé dans des lianes, suivi par huit hommes "encordés", chacun tenant un objet entre ses mains. Au centre de la voussure, le Christ debout et bénissant, sa tête encadrée dans une mandorle. En descendant vers le sud, six hommes, encore un griffon dans des lianes et, pour terminer, une Vierge à l'Enfant.
- La deuxième voussure commence au nord avec deux musiciens (joueur de harpe et de vièle), suivis d'un homme qui semble tenir un fruit dans sa main. Ensuite c'est un entrelacs de lianes et d'oiseaux, qui se termine au sud avec un personnage.



- La troisième voussure est décorée avec un entrelacs et des dents de scie.
- La quatrième voussure commence avec un personnage au nord suivi d'un entrelacs.

Les ébrasures :

Les quatre chapiteaux sont assez érodés. Au nord, on trouve une corbeille décorée avec des lianes ligaturées ; sur le deuxième chapiteau, se trouvent deux lions ou dragons dont les têtes s'affrontent près d'un masque (humain ?) posé à l'angle de la corbeille. Au sud on voit des entrelacs sur l'un des chapiteaux, l'autre est très érodé ; la sculpture représentait, peut-être, deux oiseaux affrontés.

Le chevet

Le chevet est à neuf pans : quatre pour les deux travées du chœur et cinq pour l'abside. Chaque pan est délimité par une colonne avec chapiteau non-sculpté, qui remonte jusqu'à la corniche. On trouve dans chaque pan une baie étroite surmontée d'une archivoltte en plein-cintre, avec un décor en « dents de loup ».



La corniche du chevet est supportée par 25 modillons, dont 17 sont sculptés. La décoration est celle de la deuxième moitié du XIIe siècle. Le réalisme et la vigueur des figures du siècle précédent, qui dénonçaient les péchés capitaux est remplacé par des images plus « lisses » : des billettes en damier ; des petits cylindres ; étoiles ou coquillages ; des masques ou figures humains ; des masques diaboliques ou des animaux maléfiques.

A l'extérieur

• Croix de cimetière :

Elle est inscrite au titre des Monuments historiques. La base polygonale à degrés est typique de la fin du XVe siècle. Le socle serait du XVIIIe siècle, et le fût du début du XIXe siècle.

La croix porte, côté ouest, deux tibias entrecroisés sous une tête de mort sculptée au pied du fût. Outre le crâne, le fût porte, côtés nord et sud, des tibias entrecroisés ainsi que les instruments de la Passion ; côté ouest, deux lances croisées dont l'une avec l'éponge imbibée de vinaigre ; côté est, l'échelle, le sceptre de roseau, un fouet et la couronne d'épines.

Le Christ est sculpté sur le côté ouest de la croix.



• Cadran canoniaux :

Gravés sur le contrefort oriental de la nef sud se trouvent les vestiges de deux cadrans canoniaux. Ces cadrans solaires primitifs étaient utilisés par le clergé afin de déterminer le moment de la journée pour pratiquer certains rites liturgiques. La multiplicité des cadrans canoniaux sur une église peut avoir plusieurs origines. La plus fréquente : Le cadran, souvent gravé par le prêtre, avait un trou central dans lequel il insérait une tige de bois, pour produire l'ombre. Au cours des années, le trou s'élargit et la tige ne tenait pas, alors le prêtre gravait un autre cadran.



On fait le tour de l'église pour voir les fortifications faites au XVI^e siècle lors des guerres de Religion. Un reste d'échauguette à l'angle sud-ouest de la nef confirme l'aménagement défensif.



Dernier conciliabule avant de se quitter. La sortie est finie, on rentre vers Bordeaux sans trop d'embouteillage.